

SOUS LA GUILLOTINE

J'ai toujours désiré voir une guillotine au repos, à l'état inoffensif.

J'ai conduit dans mes livres tant de gens à l'échafaud, que c'est bien le moins que je sache comment un échafaud est fait. J'ai vu en gravure, c'est vrai ; mais la gravure laisse un souvenir bien vague.

J'étais donc tiré, malgré moi, vers la guillotine de madame Tussaud, ou plutôt vers la guillotine de M. Sanson, comme le dit une inscription clouée à la muraille.

Eh bien, je vous jure que c'est une mécanique fort ingénieuse, et dont le citoyen Guillotin avait le droit d'être fier.

Celle de madame Tussaud ne laisse rien à désirer. Elle est complète : le panier attend à droite, la bascule est baissée, le couperet est levé ; il n'y manque absolument que le condamné.

Dernièrement, cette guillotine toute prête tenta un Parisien. Il voulut voir comment on était sur cette bascule, et le coup pris dans cette lucarne ; en conséquence, il releva la partie mobile de la lucarne, se coucha sur la bascule, passa sa tête par la lunette, et, une fois là, abaissa la partie supérieure de la lucarne au niveau de son cou. Il croyait qu'une fois la lucarne abaissée, il n'y avait plus qu'à la relever et à retirer la tête en arrière comme fait un colimaçon qui veut rentrer dans sa coquille.

Le Parisien était dans l'erreur. Une fois la tête prise dans la lucarne, la tête doit y rester jusqu'à ce qu'elle tombe. La guillotine est une chose sérieuse.

Un petit ressort qui s'échappe sournoisement de lui-même fixe le dessus de la lucarne, et, comme ce ressort n'est connu que de l'exécuteur, le condamné, parvint-il à délier ses mains, ne parviendrait pas à faire jouer le ressort.

Il fallait tout prévoir ! Or, notre Parisien, après être resté cinq minutes sur sa bascule, la tête à la lucarne, voyant que l'on ne voyait rien, que le son qui garnit le fond du panier, et que cette vue était peu variée, essaya de relever le dessus de la lucarne pour retirer sa tête, continuer sa visite, remonter dans son cab et rentrer dans son hôtel.

Il se figurait l'effet qu'il ferait en France, en racontant à table d'hôte, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI et qu'il avait passé sa tête par la même lucarne où le petit-fils de saint Louis avait passé la sienne.

Seulement, il ajouterait :

—Mais, moi, pas bête, je l'ai retirée !

Il avait déjà fait sa phrase, comme vous voyez.

Malheureusement, il avait compté sans son hôte.

Quand il voulut relever la lucarne, la lucarne se refusa à tout mouvement.

Le Parisien insista : la lucarne tint bon.

Il comprit qu'il y avait un ressort et chercha le ressort.

Mais, tout à coup, il lui vint une idée qui lui fit pousser une goutte de sueur à chacun de ses cheveux : c'est qu'il pouvait se tromper de ressort et lâcher celui qui, au lieu de faire relever la lucarne, ferait tomber le couteau.

Alors il se serait décapité tout seul, sans avoir la moindre envie de suicide, sans compter qu'il ne pourrait plus raconter, dans ce monde-ci du moins, qu'il avait essayé la guillotine de Louis XVI.

Or, il lui semblait que, dans l'autre, le récit ne ferait aucun effet.

Le Parisien, imbu de cette idée qu'il pourrait se tromper de ressort, pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'appeler.

Il appela.

On ne vint point.

Il cria.

Les visiteurs, entendant ses cris, s'approchèrent.

—Que diable fait là cet homme ? demanda un de ces bons Londrins que *Punch* désigne sous le nom de *cochneys*.

—Oh ! lui répondit un autre visiteur d'un esprit plus actif, cette bonne madame Tussaud ne sait qu'inventer pour la satisfaction de son public. Elle a pensé que la guillotine sans patient était dénuée d'intérêt, et elle a loué un brave jeune homme qui fait semblant d'être criminel ; seulement, comme on ne guillotine pas à Londres, elle a poussé la vérité historique jusqu'à louer un Français pour représenter le patient.

—A l'aide ! au secours ! criaient le Parisien.

—Très bien, très bien, jeune homme ! répondait l'Anglais ; vous jouez merveilleusement votre rôle ; bravo !

—Mais, monsieur, criaient le patient, ce n'est pas un rôle, je vous jure. Je suis là par accident.

—Oh ! oui, bravo ! c'est comme cela qu'il faut continuer.

—Que dit-il ? demandaient les autres visiteurs qui s'amas-

saient en foule.

—C'est une leçon qu'il répète ; seulement, il la répète bien.

—Messieurs, messieurs, au nom du ciel, criaient le Parisien d'une voix qui allait s'affaiblissant ; messieurs, délivrez-moi ; mais faites bien attention, ne vous trompez pas de ressort ! Messieurs, oubliez que vous êtes Anglais et que je suis Français ; tous les hommes sont frères. . . . Messieurs, à l'aide ! au secours !

—Oh ! bravo ! bravo ! répétait l'Anglais.

Et chacun d'applaudir et de battre des mains.

Enfin, les applaudissements, les bravos et les battements de mains firent si grand bruit qu'un des employés de l'établissement accourut, fendit la foule et pénétra jusqu'au captif, auquel il demanda à quelle sorte de plaisanterie il se livrait.

Au premier mot qu'il entendit, le patient comprit qu'il lui arrivait du secours.

Il parlait un peu anglais ; l'employé de l'établissement parlait un peu français.

Les deux interlocuteurs finirent par s'entendre.

L'employé commença par expliquer la chose aux curieux, qui ne voulaient pas, à toute force, qu'on rendit le patient à la liberté.

De son côté, le patient criait qu'on le délivrât sans retard, à l'instant même.

—Monsieur, lui dit l'employé, un peu de patience ; de nos visiteurs est allé chercher sa femme, qui est restée près du berceau du roi de Rome ; je vous demande de demeurer jusqu'à ce que cette dame vous ait vu ; quelques secondes de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

—Mais je ne veux pas rester une seconde de plus, moi ! je ne suis pas ici pour amuser votre public ; je suis ici comme les autres, pour mon argent.

—Patiencez, monsieur, patiencez.

—Mais cela vous est bien aisé à dire, vous. . . . J'étouffe, j'étouffe. Je vais avoir un coup de sang. A moi ! je. . . . j'ai. . . . ouffe !

—Où est-il ? où est-il, demandait la femme en fendant la foule.

—Le voilà, dit le mari.

—Tu m'avais dit qu'il criait ; pourquoi ne cries-tu plus ? Je veux qu'il crie pour moi comme pour les autres.

—Vous entendez, monsieur, dit l'employé, traduisant le désir de sa compatriote ; madame vous prie de crier.

Mais le patient ne soufflait pas.

—Vous êtes Français, monsieur, et, en votre qualité de Français, vous êtes trop galant pour refuser quelque chose à une dame. Monsieur, deux ou trois cris voilà tout.

Non-seulement le patient ne criait plus, mais il ne bougeait même plus.

On eut alors l'idée qu'il s'était trouvé mal.

On fit jouer le ressort, on le tira de sa lunette, on le mit sur ses pieds.

Il s'affaissa sur lui-même.

—Comme on l'avait présumé, il était complètement évanoui.

On lui fit respirer des sels, on lui jeta de l'eau glacée au visage ; enfin, à la grande satisfaction des spectateurs, il rouvrit les yeux.

Son premier mouvement, en revenant à lui, fut de porter ses mains à sa tête. En sentant qu'elle était encore sur ses épaules, il poussa un cri de joie, et, sans réclamer son chapeau, qui l'attend toujours, il s'élança hors des murs de madame Tussaud.

ALEXANDRE DUMAS, père.

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

LES BARBIERS

Tout change, excepté les barbiers : leur entourage, leurs manières restent toujours les mêmes. La première impression que l'on éprouve en entrant chez un barbier reste toujours la même pour toute la durée de notre vie.

Je me fis raser ce matin comme d'habitude. Comme je m'apprêtais à entrer dans la boutique, un monsieur passa devant moi. C'est ce qui arrive toujours.

Je me dépêchai, mais il ouvrit le premier la porte et me devança d'un pas ; je marchai sur ses talons et le vis prendre la seule chaise vacante desservie par le plus habile des garçons. C'est encore ce qui arrive d'ordinaire. Je m'assis, espérant hériter de la chaise appartenant au plus capable des deux qui restaient, car celui-ci était déjà en train de peigner son homme, tandis que son can arade n'avait pas encore fini de frictionner la tête du sien.

Avec le plus grand intérêt, je suivais attentivement les chances probables que j'avais. Quand je vis que le numéro 2 gagnait du terrain sur le numéro 1, mon intérêt devint de la sollicitude. Le numéro 1 étant venu à s'interrompre un moment, pour délivrer un bon de bain à un nouveau venu, perdit du terrain dans la course, et ma sollicitude dès lors tourna à l'anxiété.

Lorsque le numéro 1 se remit à la besogne et que comme son camarade ils en étaient arrivés à enlever les peignoirs de leurs clients, à épousseter la poudre de riz de leurs joues, et que tous deux simultanément allaient proférer le traditionnel : "A qui le tour, messieurs," ma respiration s'arrêta.

Mais, quand au moment palpitant de la lutte le numéro 1 s'arrêta pour passer plusieurs fois le peigne dans les sourcils de son client, et que je compris que la cause était perdue pour lui, je me levai indigné et quittai la boutique pour éviter de tomber aux mains du numéro 2 ; car je n'ai pas cette fermeté enviable qui rend un homme capable de regarder froidement le blanc des yeux d'un barbier inoccupé dans l'intention de lui faire comprendre qu'on ne veut pas de lui, et que l'on attend que la chaise de son camarade soit libre.

Je revins au bout d'un quart-d'heure, espérant être plus heureux, mais hélas ! Toutes les chaises étaient occupées maintenant, et quatre personnes attendaient silencieusement leur tour, l'air morne et ennuyé, comme quiconque attend son tour dans la boutique d'un barbier. Je m'assis sur un vieux canapé et tâchai de tuer le temps en lisant toute espèce d'annonces appendues à la muraille, concernant la teinture et la conservation des cheveux.

Ensuite, je lus les noms huileux étiquetés sur de vieux flacons à rhum devenus propriétés privées des clients ; puis les numéros ainsi que les noms des particuliers, sur les plats à barbe, réservés, rangés dans des casiers. Après quoi je me livrai à de profondes études sur les tableaux à bon marché et salis, qui décoraient la salle représentant, entre autres, des batailles, le portrait du nouveau président, de voluptueuses sultanes, et l'éternelle et fatigante jeune fille mettant les lunettes sur le nez de son grand-père, rageant *in petto*, contre le joyeux canari et le distayant perroquet, dont peu de boutiques de barbier sont exemptes.

Finalement, je me mis à fouiller dans les journaux illustrés, éparpillés sur une table et à en retirer les moins endommagés datant de longtemps, et me rappelant des épisodes oubliés.

Enfin, ce fut à mon tour.

Une voix s'écria : "A qui le tour," et je tombai naturellement entre les mains du numéro 2.

D'une voix mielleuse je lui annonçai que j'étais pressé, et il en parut aussi ému que s'il n'eût rien entendu. Il poussa ma tête en arrière et me mit une serviette. Il fourra ses doigts dans mon faux-col et y fixa la serviette. Il explora mes cheveux de ses griffes et me suggéra l'idée qu'ils avaient besoin d'être coupés. Je répondis que je ne voulais pas. Il explora de nouveau et dit qu'ils étaient trop longs et pas à la mode. Il vaudrait mieux les couper un peu—surtout par derrière.

Je lui répondis qu'il y avait à peine une semaine que je les avais fait couper. Il les regarda un moment avec attention et ensuite demanda qui les avait coupés. Je répondis vivement que c'était lui.

Je le tenais. Alors il chercha le cuir à repasser, en se regardant dans la glace ; s'arrêtant de temps en temps pour examiner son menton ou torturer un bouton sur son visage.

Ensuite il barbouilla de savon un côté de ma figure, et se préparait à en faire autant de l'autre côté, lorsqu'une bataille de chiens dans la rue attira son attention ; il courut vers la fenêtre et en attendant l'issue perdit deux shillings, en parlant avec les autres barbiers sur les résultats de la lutte. Chose qui me fit grand plaisir.

Il acheva de me savonner, trouva moyen de ne m'enfoncer que deux fois le blaureau dans la bouche et continua par me

frotter la barbe avec ses mains. Mais comme pendant cette opération il avait la tête tournée, occupé qu'il était à discuter avec ses camarades sur la bataille des chiens, il me fit naturellement manger une quantité considérable de savon, chose dont il ne parut pas s'apercevoir, mais dont je m'aperçus fort bien, moi !

Alors il se mit de nouveau à repasser son rasoir sur une vieille bande de cuir, ce qui lui prit assez de temps, grâce à une controverse à propos d'un bal masqué dans lequel il avait figuré la nuit précédente, en pantalon rouge et en manteau d'hermine, quelque chose comme une espèce de vieux roi, je suppose.

Il était si heureux de voir qu'on se moquait de lui à propos d'une jeune fille dont il prétendait avoir conquis le cœur à l'aide de ses charmes, que tout en se défendant des taquineries dont il était l'objet de la part de ses camarades, il ne cherchait que le moyen de prolonger la conversation. Cela lui donna l'occasion de se mirer une fois de plus dans la glace, puis déposant son rasoir, il se mit à se coiffer, ramenant ses cheveux devant, sur le front et par derrière, de part et d'autre sur les oreilles, en les séparant par une longue raie.

Pendant ce temps-là, le savon séchait sur ma figure et me brûlait la peau. Enfin il commença à me raser, meurtrissant mon visage de ses doigts, pour tendre la peau, faisant de temps en temps un manche de mon nez et ballottant ma tête de droite à gauche, suivant les exigences de l'opération, toussant et crachant tout le temps.

Tant qu'il se maintint sur les parties rudes de ma figure, je ne souffris pas trop. Mais quand il vint à ratisser, à racler et à tirailler mon menton, les larmes me vinrent aux yeux. Il m'introduisit alors un doigt dans la bouche pour raser plus facilement les coins de ma lèvre inférieure et ce fut ainsi que je découvris qu'une partie de ses fonctions dans la boutique consistait à nettoyer les lampes à pétrole.

Durant ce temps, je m'amusai à essayer de deviner où il me couperait le plus probablement. Mais il me prévint en me coupant à l'extrémité du menton, avant que j'aie pu résoudre mon problème.

Immédiatement il aguisa son rasoir, chose qu'il aurait pu faire auparavant. Je n'aime pas être rasé de près et ne voulais pas lui permettre de recommencer à nouveau. Je tâchai de l'engager à déposer son rasoir, craignant qu'il me touchât au coin du menton, la partie la plus vulnérable, je l'avoue, de mon visage, car si le rasoir y passe deux fois, je suis certain d'être blessé. Il répondit à cela qu'il voulait seulement effleurer une partie rugueuse, rasa quand même, et le feu du rasoir apparut aussitôt.

Il imbibait de suite une serviette dans du rhum, et s'en servit pour me tamponner atrocement le visage. Puis il me sécha la figure en tamponnant encore avec le côté sec de la serviette.

Mais rarement un barbier vous essuie le visage comme on le fait ordinairement.

Ensuite il me retamponna la partie entamée avec sa serviette, la couvrit de poudre d'amidon et l'aurait retamponnée et recouverte indéfiniment si je ne m'étais révolté et ne l'avais fait cesser.

Il me poussa toute la figure alors, me redressa la tête, laboura mes cheveux de ses doigts et examina ces derniers avec attention.

Il me proposa un champoing et dit que mes cheveux en avaient besoin, mais grandement besoin.

Je répondis que je les avais passés au champoing la veille, au bain. Je le tenais encore. Il me recommanda ensuite le *Régénérateur capillaire Smith*, m'offrant de m'en vendre un flacon. Il vanta le parfum de Jones, "les délices de la toilette" et m'en proposa. Il me présenta une poudre dentifrice, une atrocité de son invention et lorsque je déclinai, il m'offrit de participer à une affaire de coutellerie avec lui.

Il revint à ma tête, après avoir échoué dans ses diverses propositions, et m'aspergea de parfums de la tête aux pieds, pommada mes cheveux en dépit de ma défense, les frotant et les frictionnant à me les arracher, passa le peigne dans mes sourcils et me raconta les aventures d'un chien terrier qui lui appartenait.

J'entendis le sifflet de la locomotive et j'appris que j'avais manqué le train. Il enleva la serviette, me brossa, repassa son peigne dans mes sourcils et gaïement s'écria : "A qui le tour, messieurs."

Ce barbier, deux heures plus tard, mourait d'un coup d'apoplexie. Je laisse passer vingt-quatre heures pour prendre ma revanche. Je suivrai son corbillard.

MARK TWAIN.

A NOTER.—Le célèbre magicien Hermann, de réputation universelle, employait dans une attaque rhumatismale qu'il eût à l'épaule, l'Huile de St. Jacob et fut guéri. Il considère cette huile comme sans égale.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.